

INSERTIONS

S'adresser au bureau du journal à 10 heures du matin à 10 heures du soir.

Tout le correspondant devra être dirigé au Directeur

Les manuscrits ne sont pas rendus. Le téléphone national «La Cocopail» n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

ABONNEMENTS

	Montev.	Campa
Un mois.....	\$ 1,00	1,20
Trois.....	3,00	3,60
Six.....	5,50	6,50
Un an.....	10,00	12,50

Numéro du jour..... \$ 0,08
ancien..... \$ 0,10

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

REDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

UNE LECTURE POUR M. LE GÉNÉRAL DIAZ

CHIEFS MILITAIRES

Aux contempteurs de l'armée, aux insulteurs du drapeau, à tous ceux qui, n'ayant rien compris de ce qu'on enseigne au régiment, cancre et fruits secs essayent la blague ou la diffamation, à tous ces pauvres diables, qui servent de leçon le concert unanime d'éloges et de regrets qui accompagne dans sa retraite le général Poillou de Saint-Mars.

Pas un officier, pas un soldat qui, en apprenant la disparition du commandant du XII^e corps, n'ait ressenti une véritable impression de deuil. C'était, dans toute la force du terme, un chef. Entre lui et ceux qu'il commandait s'élevait un lien étroit, puissant, sacré. Ses circulaires, dont certains ont affecté de sourire, à cause du langage imagé qu'il employait, avec une habileté malicieuse, pour forcer et fixer l'attention, témoignaient toutes d'une sollicitude éclairée pour les citoyens soldats; il les voulait bien nourrir, bien vêtus, agiles, sages; ayant, lui, cette constante préoccupation, double, de respecter et de préparer, par eux, la victoire.

C'est à qui, en ce moment, parmi les chroniqueurs, racontera des anecdotes sur le général Poillou de Saint-Mars, ou fera à ses circulaires de pittoresques emprunts. Il me semble bon de saisir cette occasion de dire que, si haut qu'il doive être placé dans l'estime de tous, il y a cependant dans l'armée des chefs qui le valent.

Ce que je vais raconter, je l'ai vu. Nous en sommes en septembre 1892, aux grandes manœuvres du Poitou. Les évolutions, pour ce jour-là, sont finies, et les troupes, faisaient des sacs à terre, soufflent dans les chaudières.

Sur le chemin, à pied, ayant quitté la cariole qui les cahote à la suite du corps d'armée, deux hommes s'avancent, l'un déjà vieux presque, corpulent, avec des cheveux blancs en brosse et des yeux de braise dans sa face violemment colorée, marchant péniblement, appuyé sur une canne; l'autre, c'était moi. Et soudain, le vieux tressaille; il murmure à l'oreille de son compagnon:—Le voilà; c'est lui; mon régiment!... L'année dernière encore il était colonel, commandait à ces hommes qui sont là; un effroyable accident de cheval l'a jeté à la retraite, à fait de lui un infirme.

Mais on l'a reconnu. Les officiers d'abord, qui s'étaient assis sous l'ombre rare d'une pinède d'arbres, accoururent, se pressent autour de lui.—Mon colonel!... Il leur abandonne ses mains, que chacun tient à toucher; il voudrait parler; ne peut.

Ceci n'est rien encore. Attendez.

Un frisson, on dirait, a couru le long des faisceaux, a fait sourdement bruire les baïonnettes.—Le colonel!... le colonel!... Et en un instant, le régiment est là, tout entier, entourant le chef disparu, mais dont le souvenir est resté vivant; les soldats, émus, ravivés, bien rouges, ou bien se découvrent, et bien saluent réglementairement, et leurs mains, malgré eux, d'un geste instinctif, se tendent, tant ils vou-

draient serrer les mains du colonel; et on ne sait qui sera le plus fort du respect qui essaye de les figer dans une attitude militaire, ou de la tendresse qui les jette dans les bras du chef.

Et lui, le cœur débordant, offre, ouvertes devant lui, ses mains toutes frémissantes; heureux celui qui, dans la foule, les touche; il le racontera plus tard... Lui, son regard s'obscurcit, son cœur saute; il se raidit contre les larmes; un soldat, vous comprenez...

Mais voici qu'il aperçoit, sa jument que le clairon, un bras passé dans la bride, a fait s'approcher; sa jument à la main!... Alors, il prend par le cou la bête, et ma foi tant pis, ses larmes coulent, chaudes; et les soldats, autour, ont les yeux humides; et moi aussi, tenez, en écrivant ceci, en rappelant ces souvenirs...

Qu'avait fait ce colonel pour mériter ainsi l'affection de ses soldats? Tenez, je ne veux pas entreprendre sa biographie; mais un trait, entre mille, suffira.

Ce colonel avait, à l'intérieur de son régiment, inventé, avant qu'elle n'existât dans les Codes, la loi Bérenge, la loi de suris et de pardon.

Un homme dont le livret matricule était jusqu'alors vierge de toute maculature, avait-il commis contre la discipline une faute présentant quelque caractère de gravité, le colonel le faisait venir, lui parlait seul à seul, dans la salle du rapport, en ami aîné, en père; il disait son ennui, à lui, colonel, son chagrin de voir faillir un bon soldat; à l'homme qui écoutait tête basse il faisait remarquer les dangers graves de la première faute qui, presque fatalement, conduit à d'autres. Il montrait le livret blanc, disait:—Quel dommage! il va falloir le salir... Une réputation perdue; l'estime des chefs diminuée; et cela ne s'efface pas, cette mention sur le livret, elle suit l'homme redevenu citoyen, il la trouve quand il va faire ses vingt huit jours, ses treize jours; elle crée contre lui un préjugé défavorable. Et puis, ça peut être plus grave: le soldat prend l'habitude d'être puni et les supérieurs l'habitude de le punir; on hésite à fourrer dedans un bon sujet, quoi de plus simple que de rebouter à la boîte celui qui en sort? Diable! cela peut finir par le refus du certificat de bonne conduite; qui sait? par l'envoi aux compagnies de discipline. Diable! diable! et moi qui vous suivais des yeux, qui bien des fois vous ai montré en exemple; je me disais: En voilà un qui ne partira pas d'ici sans avoir au moins les galons de première classe... Et voilà tout par terre! Ah! sacré! diable! vous me faites de la peine.

Alors l'homme remuait dans tout ce qu'il y avait de bon en lui—et il y a du bon dans tout homme; il ne s'agit que de savoir le trouver—l'homme dégageait, sanglotait. Et le colonel:—Voyons! si on n'écrit rien sur ce livret, me promettez-vous de ne pas recommencer, d'effacer par votre bonne conduite le souvenir de cette vilaine aventure, à tout faire pour reconquérir mon estime, ma confiance? Me donneriez-vous votre parole d'honneur?... L'homme, éperdu, jurait, voulait s'agenouiller, embrassait la main du colonel. C'est bien, disait celui-ci, tout ému lui-même; allez, mon ami... Le livret restait intact; neuf fois sur dix l'homme ne recommençait pas.—S'il y avait beau-

coup de colonels comme cela dans l'armée française, il n'y aurait pas tant de monde à Biribi.

Au risque d'effaroucher la modestie de l'homme qui me fait, dans les lettres, l'honneur de m'appeler son ami, je nommerai le colonel Denis, aujourd'hui retiré à Bordeaux. Son nom mérite d'être cité à côté de celui du général Poillou de Saint-Mars. Il faut à de tels hommes rendre l'hommage dû; ce sont des chefs dans la plus noble acception du mot; profondément pénétrés du sentiment de la très haute mission qui leur incombe, c'est en armant l'armée qu'ils la font aimer.

Lucien Victor-Meunier.

SERVICE MILITAIRE

DES JEUNES FRANÇAIS RÉSIDANT À L'ÉTRANGER EN EUROPE

Le quatrième congrès des Chambres Syndicales de France et des Chambres de Commerce Françaises à l'étranger a été tenu, à Paris, du 19 au 24 Octobre dernier, sous la présidence de M. A. Muzet.

Lapupard des Chambres de Commerce Françaises à l'étranger, dont les intérêts sont similaires aux nôtres, avaient des délégués et, du reste, l'honorable M. Muzet, dont la haute compétence égale le dévouement pour le commerce Français au dehors, connaît tous nos besoins et a su les défendre, ce dont nous le remercions bien sincèrement. Nous n'aurions pu faire ni plus, ni mieux, si nous avions assisté à ces réunions.

Nous donnerons le détail des décisions prises: pour aujourd'hui, nous nous bornerons à indiquer des vœux qui intéressent particulièrement une certaine nombre de nos membres actifs. Ils ont trait au service militaire des jeunes Français résidant à l'étranger, en Europe. En voici le texte:

«Que les Français nés à l'étranger (et y résidant) ou qui y sont domiciliés avec leur famille depuis dix ans au moins, soient assimilés aux Algériens qui ne sont astreints qu'à une année de service sous les drapeaux»;

«Qu'ils soient autorisés à faire leur année de service dans la ville ou la colonie la plus rapprochée de leur lieu de résidence»;

«Que les frais de transport de la recrue, du lieu de sa résidence au dépôt du régiment, et du soldat libéré du régiment à ses foyers, soient à la charge de l'Etat».

Laisser les frais de voyage à la charge des jeunes soldats n'est certainement pas équitable.

Autre vœu: «Que les jeunes gens voulant séjourner à l'étranger, dans les pays hors d'Europe, l'Algérie et la Tunisie exceptées, puissent s'engager à partir de l'âge de dix-huit ans, s'ils sont reconnus aptes au service militaire. Ils feront alors un an de service et seront libérés de tout service actif en temps de paix. Ils devront séjourner trois ans au moins dans ces pays».

Ils devront quitter la France trois mois après leur année de service et devront justifier, devant les Conseils de la résidence qu'ils auront choisie, qu'ils s'occupent de commerce ou d'industrie.

Nous ne sommes pas partisans de

cette prime à l'exportation. D'abord le contrôle est difficile. Comment s'assurer que ces jeunes gens emmènent avec eux la France dans les délais prescrits? Une fois à l'étranger, de quelle façon s'assurer qu'ils s'occupent de commerce ou d'industrie? Pour éviter deux années de service, des jeunes gens riches peuvent aller se distraire trois ans à l'étranger sous un vague couvert de commerce.

Et, du reste, de quelle utilité seront ces jeunes gens, âgés de 19 à 22 ans, dans des pays qui leur sont inconnus. Le jeune Français ne peut rendre, notre avis, des services appréciables au commerce que dans le pays où il est né, ou bien dans lequel il a longtemps séjourné. Enfin un séjour de trois ans au dehors—c'est-à-dire à peine le temps d'apprendre à connaître un marché—ne suffit nullement à compenser une réduction de deux années de service militaire.

Autre vœu qui se confond, d'ailleurs, avec le premier: «Que la durée du service militaire soit réduite à une année pour les fils de Français nés à l'étranger et y résidant encore au moment de leur appel sous les drapeaux».

Enfin, le vœu suivant est relatif aux jeunes Français résidant à l'étranger, hors d'Europe, que la loi 15 du Juillet 1889 dispense totalement du service militaire en temps de paix:

«Que le dernier paragraphe de l'article 50 de la dite loi soit modifié comme suit:

«Pendant la durée de leur établissement à l'étranger, les jeunes gens qui y sont fixés ne pourront séjourner accidentellement en France pendant plus de trois mois chaque année et sous la réserve d'aviser le Consul de leur absence».

Cette modification est nécessaire. C'est justement parce qu'ils s'occupent de commerce, que les jeunes gens en question peuvent se trouver souvent dans la nécessité de venir en France. Là aussi, cependant, le contrôle est peu aisé.

Nous espérons que le premier vœu sera pris en sérieuse considération et la loi y relative votée cette année. Il s'agit d'une question d'équité.

Point n'est besoin, à l'heure actuelle, de rechercher si les jeunes Français établis à l'étranger, en Europe, sont utiles à notre commerce; ce point a, du reste, été tranché.

Du moment que les Algériens, qui vivent, en réalité, en France et se trouvent à quelques heures de la métropole—ne font qu'un an de service, puisque les jeunes Français résidant à l'étranger, hors d'Europe, sont totalement dispensés du séjour sous les drapeaux, il serait souverainement injuste d'exiger trois ans de nos jeunes compatriotes établis à l'étranger, en Europe, car il n'existe aucune raison de leur faire subir ce traitement défavorable.

Nous sommes persuadés que le Parlement se rendra à ces bonnes raisons; elles lui seront, d'ailleurs, présentées par l'éminent M. Jules Roche, ancien ministre du Commerce, qui s'est fait le défenseur de ces jeunes compatriotes. Il acquiescerait ainsi de nouveaux titres à notre reconnaissance.

E. G.

(Bulletin de la Chambre de Commerce de Constantinople.)

La collection de M. de Ségur

—L'histoire de ma collection est simple comme toutes les histoires vraies. Ecoutez-la sans impatience. Peut-être vous intéressera-t-elle autant que ma collection elle-même.

—Bon! dis-je, cet excellent M. de Ségur collectionne les bonbons anciens. L'idée est, en tous cas, originale. Pourquoi le bonbon historique, ou un ouvrier ingénieux a mis sa marque, n'aurait-il pas une humble place dans l'histoire universelle de l'Art, et ne serions-nous pas heureux, par exemple, de savoir de quels capricieux décors s'ornaient les menus fragments d'ambrosie friands et frais comme un baiser, que les Cléopâtre et les Phryné laissaient fondre entre leurs lèvres roses ou broyaient sous leurs dents divines?

Et M. de Ségur, qui avait sonné la servante pour qu'elle renouvelât le petit tas de noyaux d'olives consommés, me raconta ainsi brièvement son histoire:

Vers 1825, époque de ma jeunesse la ville d'Aix, qui d'un passé glorieusement gastronomique sembla ne vouloir conserver que la fabrication plutôt industrielle des biscuits et calissons, était célèbre dans tout l'univers pour le génie de ses confiseurs et le luxe de ses boutiques de confiserie.

Ces boutiques presque innombrables semblaient autant de petits temples où, dans un encadrement de panneaux laqués et rehaussés d'or, de cristaux, de miroirs et d'étoffes fleuries, derrière l'autel en marbre précieux qu'on n'eût osé appeler comptoir, une jeune déité daignait distribuer aux humbles humains les merveilles toujours nouvelles créées chaque nuit au fond d'une cave éclairée de feux souterrains par d'industriels et invisibles cyclopes.

De tous ces temples aux enseignes galantes, le plus éblouissant—il existe encore—était le «Fidèle Berger», et de toutes ces déités, la plus irrésistible était la belle Zuléma.

Je vis Zuléma, je l'aimai; et, dès lors, le Fidèle Berger devint pour moi le but d'un quotidien pèlerinage.

Chaque matin, les volets à peine enlevés, je buvais un verre de liqueur des îles, versée par les doigts transparents de l'incomparable Zuléma, je lui peignais discrètement ma flamme; puis, quand arrivait la clientèle, je me retirai emportant comme relique et souvenir quelque bonbon emblématique que Zuléma daignait me choisir elle-même.

C'est ainsi, monsieur, que, peu à peu, ma collection s'est formée. Regardez plutôt, quelle souplesse d'exécution, quelle variété admirable! Avouez que de pareilles friandises sont, malgré leur fragilité, comparables aux plus précieuses, aux plus artistiques des bijoux.

J'étais, en effet, ébloui par cette suite de menus chefs-d'œuvre: bouquets de fleurs, paniers de fruits, colombes s'entrebequant, troupeaux d'agneaux, rondes d'amour, Séméïns au pied des Estelles, Maleck-Adels franchissant l'espace, châtelines le faucon sur le poing, ou un Cellini au ca-

Que faisait le petit Danseur pendant

ce temps-là? Il ne perdait pas son temps, on va le voir.

Certes, il se «faisait vieux», selon sa propre expression, dans ce bureau de poste où il flânait une partie de la journée, lui, habitué au grand air.

Et il se «faisait vieux» avec d'autant plus de raison qu'il avait beau compter aidé en cela par le receveur, toutes les lettres destinées aux habitants de Revin il n'en avait point trouvées encore à l'adresse du saboteur.

Son attention se portait surtout sur les lettres arrivant de Belgique, lorsque, dans la matinée du troisième jour après le départ de Corentin, il remarqua, venant, et timbré de Paris, une lettre adressée à Chambarand.

Il la flaira d'un geste bizarre comme si quelque odeur particulière l'eût frappé.

«Hé! Hé! se dit-il, ça sent une forte odeur de pipel... De quelle tabagie sort donc cette lettre?»

Et il l'examina encore, plus attentivement. Derrière l'enveloppe, à l'endroit où l'on appose ordinairement le cachet était une petite tache rose, presque imperceptible, qu'on avait entendue d'un coup de doigt, ainsi que font quelquefois les enfants sur un pâté d'encr.

—C'est une tache de vin, murmura Rotret... Ça ne fait pas de doute, j'en metsrais ma tête à couper... Alors, si ça sent la pipe et s'il y a des

ramel par de légers reliefs rehaussés de tons bleus ou roses, avait su donner une vie éphémère à la poésie charmante et surannée du temps des châteaux à Elvire, des bandeaux plats collés aux tempes et des grandes manches à gigot.

—Hélas! soupirait M. de Ségur, la vie continue trois ans, le cœur plein d'ardeur et d'espoir. Puis, un beau matin, la déesse déserta le temple, enlevée par un colonel.

Le maître confiseur, que mon désespoir sut toucher, consentit à me faire cette Zuléma en sucre qui, vous le voyez, clôt la série. Elle est malheureusement abîmée un peu. Je la regarde quelquefois, et rien ne mord sur le sucre comme les larmes.

M. de Ségur tirait son mouchoir. Je serrai la main à M. de Ségur, et je redescendis l'escalier, accompagné par la servante et remerciai Marius.

Paul Arène.

Anniversaire de la mort de Gambetta

Paris, 4 janvier 1897.

Comme chaque année, aux premiers jours de janvier, l'anniversaire de la mort de Gambetta réunissait ce matin, aux Jardies, nombre de ses amis demeurés fidèles à sa glorieuse mémoire: membres de l'Association gambettiste, Alsaciens-Lorrains et représentants de comités divers. Une centaine de personnes avaient pris part à ce pieux pèlerinage: MM. Cazot, sénateur, président d'honneur de l'Association gambettiste, et Delpech, sous-secrétaire d'Etat, président effectif; M. Isambert, député; Lalancé, ancien député au Reichstag; Duflos, directeur du service pénitentiaire; Siebecker, Sansbœuf, président de la Fédération des Sociétés alsaciennes-lorraines; Briès, Blin, etc...

M. Mélin, maire de Sèvres, les pompiers et la Société instrumentale et chorale s'étaient portés à l'avance des délégations, et c'est aux sons de la Marseillaise que l'on s'est rendu à la petite maison des Jardies, au pied du monument élevé à la mémoire de Gambetta.

Là, plusieurs discours ont été prononcés.

Le maire de Sèvres a le premier pris la parole pour souhaiter la bienvenue aux membres de l'Association gambettiste «qu'une pensée pieuse anime chaque année à cette humble demeure».

Puis M. Cazot a répondu en remerciant la population de Sèvres d'avoir gardé un souvenir à la chère et glorieuse mémoire de celui que fut l'âme de la patrie au moment de la défense nationale.

Profusions, a dit l'orateur en terminant, devant cette maison si modeste et tout à la fois si glorieuse, qui reste pour nous comme la réputation vivante de tant de calamités; profitons de cette cérémonie pour tendre la main, par-delà les frontières, aux frères des provinces arrachées par la force et dont il faut lout l'admirable patience; la foi inébranlable dans la justice de l'avenir, cette justice immanente qui, à son temps, à son jour, à son heure,

taches de vin, c'est que la lettre ne vient pas d'un homme absolument distingué... non pas que je veuille m'insinuer à moi-même que, pour être distingué, il ne faut ni tuer ni boire de vin, car à ce compte-là je ne le serais pas, moi, distingué, et je le suis!... Mais comment se fait-il que le Chambarand soit en rapport avec un individu de ce calibre là?... La lettre serait-elle de Marquis ou d'un de ses complices, et les gredins, au lieu de faire voile vers Bruxelles, ne s'en seraient-ils pas retournés tout simplement à Paris? Trêve de paroles, Auguste, de la décision!

Il déchira l'enveloppe, déplia la lettre et lut: «Monsieur Chambarand, je compte sur votre bonne amitié pour nous tirer de la situation critique où nous sommes mes amis et moi. Cette lettre vous parviendra par l'intermédiaire d'un ami dévoué qui habite Paris. Vous ne voudrez pas m'obliger à me fâcher en refusant d'envoyer à cet ami qui me les adressera, dix petits billets de mille francs, tout petits, les plus petits que vous trouverez—vous voyez que je ne suis pas exigeant?—Cela nous sortira d'affaire et nous pourrions recommencer l'expédition que nous avons manquée ensemble.

Et on «post-scriptum» la même lettre portait:

(A suivre).

LA JOLIE BOITEUSE

CHAPITRE II

La Carte à Payer

—Vous allez donc lui écrire? fit Bénédic.

—Pas plus tard que tout de suite... C'est dangereux, très dangereux. On peut intercepter la lettre, y trouver notre adresse et nous sommes perdus. Le Correntin doit avoir l'œil sur Chambarand, qui sera surveillé. La poste aussier sera surveillée. Ne sera-t-il pas facile de deviner, en voyant une lettre adressée de Belgique au saboteur, que cette lettre vient de nous?

—C'est très bien pensé, monsieur Bénédic. Aussi vous pouvez compter sur moi. Ce n'est pas à Chambarand directement que j'écrirai. Ce serait nous livrer, vous l'avez dit.

—A qui, dès lors?

—A un ami qui n'a pas quitté Paris, Gautruche, l'hôte estimable de l'auberge de l'Etoile d'Or, près des rem-

parts, à Auteuil. J'écrirai ceci à l'ami Gautruche, qui m'est tout dévoué:

«Cher, nous sommes à Bruxelles, en quarantaine, au Grand-Hôtel, où la cuisine est exécrable et le vin sent la bière. Nous voudrions, au plus vite, changer de cuisine et de vin, mais la «douille» nous manque... (douille) est une concession que je fais à Gautruche, qui adore l'argot. J'en ai demandé à un camarade qui habite les Ardennes; c'est lui qui te l'enverra et tu me le feras parvenir; tu mettras l'argent à la poste à l'adresse de M. Bernard, c'est le nom que j'ai pris ici. Surtout, ne lamine pas, nous sommes à sec...»

—Mais, dit Bénédic, c'est la même chose, le même danger existe, puisque vous êtes obligé d'écrire à Chambarand.

Marquis resta une minute sans répondre, puis il passa la main sur son front, en disant:

—C'est vrai. Je perds la tête. De ma vie je n'ai été aussi troublé. Ah! Correntin me le payera!... Il faut que cet homme meure, et le plus tôt possible, autrement, je suis un homme perdu.

—Il faut, ajouta Bénédic, lequel conservait plus de sang-froid, que dans votre lettre à Gautruche il y ait une lettre à Chambarand. C'est Gautruche qui l'enverra, de cette façon, la lettre ne venant pas de Belgique, les soupçons sont déjoués. Gautruche servira d'intermédiaire pour la demande et pour la réponse.

—Oui, vous avez raison, Bénédic. Décidément, je suis bête.

Sur-le-champ Marquis de la Terade rédigea une lettre à Gautruche pour lui expliquer le service qu'il attendait de lui, et mit dans la même enveloppe une seconde lettre à l'adresse de Chambarand.

Et Courpière porta le tout à la poste.

Pendant ce temps-là, que devenait Correntin?

Quel était son plan? Comment allait-il s'y prendre pour retrouver les bandits?

Il avait envoyé Mérouvel à Paris, auprès de M. Claude, chef de la police de sûreté, avec mission de le mettre au courant de ce qui s'était passé et de lui demander des instructions.

Il avait laissé Rotret, déguisé, à Revin, sans prévenir personne, même ses amis du château.

Et Correntin était allé s'entendre mystérieusement avec le receveur de la poste de Revin, où Rotret, le lendemain matin, s'était installé en qualité d'employé extraordinaire.

Bien extraordinaire, en effet, le «Petit Danseur» comme l'appelaient ses collègues de la préfecture de police. Il ne toucha pas une plume; il fut tout le temps en mouvement, dansant, avec son éternel frémissement, dans tous les coins de la poste.

Quelle était la mission que lui avait donnée Correntin?

Celle, entre les heures où arrivait et étaient distribués les corres-

pondances, de surveiller la maison où avait habité Marquis et la villa de Chambarand et de le prévenir aussitôt, lui Correntin, à Bruxelles, où il serait si les bandits reparaissent.

Celle en outre de surveiller les lettres qui pourraient arriver de Belgique à l'adresse de Chambarand.

Car l'habile inspecteur avait pensé—ce qui était la vérité on l'a vu—que les bandits auraient bientôt besoin d'argent et s'adresseraient pour en avoir, à leur complice resté en France l'oncle de Céleste.

Or, c'était la lettre contenant cette demande d'argent que le petit Auguste Rotret était chargé de guetter.

Correntin n'avait pas perdu son temps à chercher Marquis dans les petites villes de la Belgique espacées sur les parcours de la frontière jusqu'à Bruxelles.

C'était à Bruxelles même nous l'avons dit, qu'il était venu du premier coup.

Il savait que là seulement, Marquis et ses complices trouveraient le moyen de vivre si Chambarand se faisait tirer l'oreille et si l'argent se faisait attendre.

Installé à Bruxelles Correntin attendait donc avec impatience un mot d'Auguste Rotret lui disant que tout marchait à souhait et qu'il avait intercepté la lettre de Marquis.

Deux ou trois jours se passèrent, pourtant, sans que ce mot lui arrivât, et l'agent commençait à concevoir des craintes.

UNION FRANÇAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DE —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL BONDRAU 151 A 153, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA: CALLE 18 DE JULIO NÚMERO 47

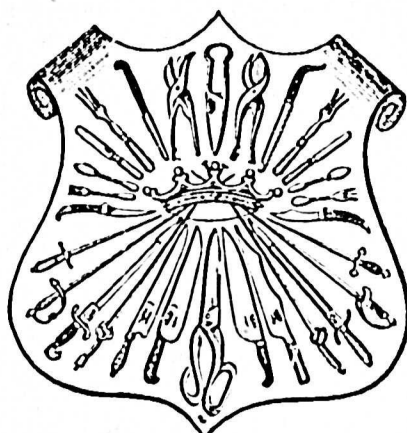
MONTEVIDEO

ARMERIA ORIENTAL

DE VERNINK Y DESTEVES

CALLE ITUZAINGO NÚMERO 129

MONTEVIDEO



Coutellerie fine, française et anglaise. Armes et cartouches de tous systèmes. Pistolets perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Variété d'articles pour cadeaux.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del concentrado de los Mandarinos. Únicos concesionarios del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases.

Unicos representantes para la República Oriental del Uruguay: A. BRUCHAUD E HIJOS, calle Camarero 50 A.

Los siguientes productos de la acreditada destileria Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital.

Cognac Chateau des Vignes, Rhum, San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACEN MARSELLAIS de Martin Catalogue.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

BAÑOS DEL TEMPLO

DE

Agusto Gebelin

20—CALLE CANELONES—20

SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MÚTUOS

PRECIOS CORRIENTES

	USO	DOCENA
Baño higiénico, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	\$ 0,21	\$ 2,60
Baño de almidón, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,30	\$ 3,80
Baño de alfilería, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,30	\$ 3,80
Baño alcalino, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,30	\$ 3,80
Baño sulfuroso, con ropa	\$ 0,40	\$ 4,20
sin ropa	\$ 0,30	\$ 3,80
Baño de ducha escocesa, con ropa	\$ 0,50	\$ 5,00
sin ropa	\$ 0,40	\$ 4,00
Baño de ducha fría y llavita, con ropa	\$ 0,30	\$ 3,20
sin ropa	\$ 0,21	\$ 2,60
Baño medicinal	Condicional	

ALMACEN Y BODEGA SARANDI

DOMECQ & PEIRANO

276—CALLE SARANDI—276

Bonbons fins de Paris, Bombonnières marrons, Pralines, Chocolats, Fruits confits, Fruits au jus, Vin de Quinquina au Malaga, Chinowa vin apéritif et tonique a base de kola.

NOTA—Aux personnes dont l'estomac n'est pas dans des conditions normales, nous recommandons tout spécialement le Chinowa; ce n'est pas un remède, mais un apéritif nouveau dont on fait le plus grand éloge.

PORCELAINES ET CRISTAUX

TÉLÉFONOS: COOPERATIVA Y URUGUAYA—25

MUEBLERIA Y TAPICERIA

— DE —

B. CAVIGLIA Y HERMANO

328—CALLE 25 DE MAYO—328

Esta casa introducida, a más importación y más surtida en muebles finos y ordinarios, avisa al público que tiene todavía para LIQUIDAR: Muebles fabricados en el país, alfombras, pianos, espejos dorados, sillas de Viena, Fichel, etc., etc. Especialidad en muebles macleros para campaña. Ventas al por mayor y al por menor en depósito y despachados.

LICEE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1. enseignement primaire supérieur; 2. enseignement commercial; 3. enseignement universitaire. La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français, en rédaction. Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien. Le directeur du Lycée s'est assuré la coopération de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir. Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille. Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alame de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

—

YORREACION

DE CAFÉ

CONCENTRADO

—

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

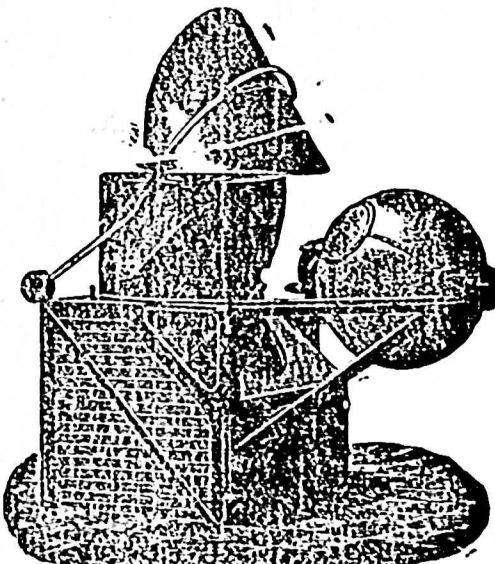
—

196—Arcepe—196

Teléfono—Montevideo

núm. 10.

MONTEVIDEO



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

—

ESPECIALIDAD

EN

CARÉS FINOS

PARA

FAMILIAS

—

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

—

196—Arcepe—196

Teléfono—Montevideo

núm. 10.

MONTEVIDEO

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

MÉDAILLE D'OR

EXPOSITION INTERNATIONALE

PARIS 1889

232—SARANDI—232

MONTEVIDEO

—

MAISON A PARIS

Madame Desvignes prévient sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Río de la Plata y el Pacífico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLÉS;

IBERIA

Capitan:—H. W. HAYES

Saldrá el 30 de Enero de 1897

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Llanos, Coruña, La Pállice, (La Rochelle) y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJES

PASAJES A CORUÑA EN 3ª CLASE \$30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA

A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros

WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTES

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Calle Reconquista 365

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

Gran Hotel del Parque Giot

EN COLON

DIRIGIDO POR

ALBANELL & RAYMOND

Los que suscriben participan al público haber tomado el Hotel Parc Giot, en Colon, y que de comun acuerdo con la Compañía del F. C. G. del U. han establecido el pasaje de ida y vuelta, tramway de la estación Colon al Hotel y vice versa, y un almuerzo ó comida confortable por el módico precio de un peso oro por persona. Esperando la nueva empresa la protección del público se suscriben.

At. y SS. S.

Albanell y Raymond.

FABRIQUE D'EAUX DE SELTZ

ET LIMONADES AUTHENTIQUES

BENVENUTO HERMANOS

245B—Rue Buenos-Ayres—245B

SERVICE SPECIAL POUR CAFÉS ET FAMILLES A DOMICILE

PRIX RÉDUITS

MONTEVIDEO

"L'UNION"

COMPAGNIE D'ASSURANCE FRANÇAISE CONTRE L'INCENDIE

FONDEE EN 1828

AU CAPITAL DE 10.000.000 DE FRANCS

AGENCE GÉNÉRALE POUR LA REPUBLIQUE O. DE L'URUGUAY

169—CERRITO—169

INSTITUT CARNOT

201—RUE ITUZAINGO—201

MONTEVIDEO

Dirigé par monsieur et madame E. de Sépibus

L'enseignement de l'Institut Carnot comprend:
1. Enseignement primaire, supérieur et complémentaire. (Programmes des Ecoles primaires de France).
2. Enseignement commercial, divisé en trois cours, selon le Programme de l'Ecole supérieure de commerce de Paris.
3. Enseignement secondaire ou universitaire: ingreso et bachillerato. (Programmes des cours de l'Université).
4. Idiomes: français, espagnol, anglais, allemand et italien, etc.
5. Cours divers du soir pour les adultes.
6. Dessin: linéaire et d'ornement, géométriques et industriel.
7. Musique vocale et instrumentale.

REMARQUES

1. L'établissement reçoit à des prix modérés des Pensionnaires et externes.
2. Il n'y a pas des vacances annuelles.
3. Les classes fonctionnent tous les jours non fériés de la semaine, à l'exception du samedi soir.
4. Madame de Sépibus, ancienne directrice, continue son collège de filles, et donne des leçons particulières de français, d'anglais et d'allemand.

ÉCONOMIE

(Ames bons amis Gabriel et Gabrielle.)

FIN

Et, toute debout cont' l'mur, v'la qu'il se met à parler ed ci, ed ça, qu'on homme n'est z'un faignant qui désoûle pas, qui désoûle jamaïs; que sa petit' doit n'avoir quelque chose sous la piau, pou courir comme all' fait avec tout les galvaudeux du pays, et pis, l'pus dur de tout, qu'sa mère, à elle, la Rose, sa mère all' tombe imbécile d'puis quelque temps, qu'a va l'long des routes la

saint' journée du Seigneur, sans pu savoir où qu'all' va.

Qu'a peut pus seulement s'laver une pauvre chemise! Qu'a conté gros qu'all', ben sûr! Et j' t' conté, conteras-tu! A pleurait! a pleurait! comme une vague qui s' soulage, sauf l' respect, m'sieur Cruchard!

—Vous êtes co bon enfant, que j'y disais, d' vous arretournais les sangs pour ça. A criéva, allais, vout' mère... Comme j'y disais ça pou' la consoler, pas vrai? v'la l'ustache, l' jardinier du château, qui monte dans l' chemin, et qui crie: Hé! la Rose, vout' mère!—Eh ben! qu' qu'a fait. —Et ben! je cré qu'a va mourir. —Qu'a va mourir qu'a fait. —Mais oui. —Et vous?—Sa la route d'Ouély. —D'Ouély, bon Dieu?—All' est tombée dans l'un fossé. A crie... All' a l'air

ben malade. —Bon Dieu de bon Dieu de bon Dieu qu'a fait...

—La-dessus a prend un parement d'fagot, une branche comme l' bras, et a dévalle, mais all' dévalle, d'un lestel j'en étions saisis, l'ustache et mé. Parait qu'all' trouve sa mère co pu loin qu' l'ustache y avait dit, et qu'a gigotait dans n'ne petite fosse, pleine d'eau. Alors des coups de trique, qu'a vas l'arreléver, vieille fouine, qu'a gueulait All' vieille s..., vieille c..., vieille g..., tu veux mourir sur la commune d'Ouély! Tu cré donc qu'j'ons des sous ed tro, s... pou payer deux enterrements? Tu pouvais pas mourir su ta commune, vieille c... Allons! Arrelève-toi! Veux-tu l'arreléver? Et pus vit' que ça... Et j' t' cogne, cognera-tu! Mais d'si bon cœur, que la vieille all' s'a arrelévé m'sieur Cruchard, a s'a traînée su la

roul', comme eune limace, jusqu'à sa commune. Faut compter dix mètres ed' chemin. Là, la Rose était si tellement fatiguée qu'all' l'a laissée crever tranquille.

Me Cruchard—Mais c'est une coquise, votre Rose! Oa ne l'a pas arreléver? Adélie—Arreléver? Et pourquoi donc qu'on l'aurait arreléver, m'sieur Cruchard? Chacun s'intéressait, pas vrai? Vous l' savez ben qui faut payer deux fois si on défunte n'a un m'êr' seulement ed sa commune. Deux communes deux fois! Ça coûté All' si ça n' coûtait rin les frais... et au jour d'aujourd'hui faut faire attention! L'argent, all' vien su des béquilles, ben lentement, et pis all' file... Cours après si t'as des jambest! Non! non! la Rose, c' t' fois-là, a eu raison. J'y donne raison! Me Cruchard—Et, pour cette sala histoire avec son gendre et sa fille,

vous donnez raison aussi, mère Adélie?

Adélie—Pour ça, j'y donne tort All', a tort. A d'vait pas aller n'avec eux. Ça s' fait pas. All' a tort. J'y donne tort. Mais pou l'écaunomie all' a raison. J'y donne raison. Voyons, m'sieur Cruchard, faut é' just' et d' bon compt', aussi!

J. Marni.

SAGAS

LE CHOIX

Il avait une couronne dont les pointes dorées soutenaient l'écume de ses cheveux. Il avait une barbe si longue qu'elle descendait jusqu'à ses genoux quand il s'asseyait sur son trône. Il avait un palais de bois dont les fenêtres s'allumaient chaque soir dans la gaieté des festins. Mais les Ases avaient fait entrer dans ses yeux la nuit formidable et ses voisins jadis tremblants se riaient du Roi Aveugle.

(A suivre).